

LINE SEVERAC

Été 1974



Line Severac

Été 1974

© Line Severac, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-7604-4

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Nous avons l'art pour ne
pas périr de la vérité*

Friedrich Nietzsche

Lisa

Leurs regards se sont entrechoqués de façon violente. Quelques secondes où la surprise figea ce moment. Cela a duré le temps que le fourgon prenne lentement le virage avant d'attaquer la montée. Et emporte déjà l'homme hors de sa vue.

Lisa, assise sur le muret, retourne la tête pour se remettre à son activité favorite partagée avec ses deux amies. Dépenser l'insouciance de leur jeunesse et de l'été à ne rien faire. Cette nonchalance est suspendue dans le vide par leurs paires de gambettes découvertes. Leurs pieds, par petits rebonds battent la cadence contre le mur d'enceinte du village qui les a vu grandir, les protège autant qu'il les retient. Leurs regards fixent le paysage dans le lointain, comme si celui-ci pouvait modifier un destin, et fuir par la même occasion, une vie d'adulte toute proche. Ce présent qu'elles veulent contemplatif, est soudain interrompu. Assise à l'autre extrémité du muret, Marielle de sa voix douce pose la question présente dans l'esprit de chacune depuis quelques jours :

— Vous allez au repas et au bal ou rien qu'au bal ?

N'obtenant pas de réponse, elle juge sa question pas si importante. De toutes les façons, elles y seront. Comme à peu près tous les habitants de Montfort-Esquieu, ce petit village où tous se connaissent et gravitent le plus souvent autour d'un même quotidien. D'ailleurs, elles ont compris que le fourgon entraperçu vient participer à ce rituel. L'orchestre vient s'installer pour la fête. Depuis quelques jours, les employés municipaux assemblent sur des pieds métalliques des planches pour accueillir la musique éphémère. Des chaises en fer pliables arrivées par paquets, prêtées par les villages voisins, sont appuyées contre le mur du château qui regarde la place. Elles se marieront le moment venu avec de grandes tables montées sur tréteaux. Encore dispersé, tout ceci ne sera rendu vivant qu'à la nuit tombée par des guirlandes de lampions accrochés aux plus grandes branches des arbres. Marielle récidive dans un autre domaine, sachant par avance, qu'il suscitera plus d'intérêts :

— Pas mal le mec dans la fourgonnette !

Pour Lisa, cette question demande réflexion. Elle préfère prendre son temps pour répondre prudemment, voire l'éluder complètement.

— Bof.. Me plait pas du tout.

Assise au milieu des trois, Tina, fille suffisamment jolie pour être dangereuse vient de donner son point de vue. Deux paires d'yeux se tournent alors vers Lisa :

— Et toi ?

Elle feint l'indifférence avec ses épaules basses, son regard perdu et un air qu'elle veut détaché. Lisa maintient fermement ses mains sur le muret. Cette position a bloqué son buste, l'empêchant ainsi de vriller pour suivre le camion des yeux jusqu'à la place du village derrière elles. Sa curiosité aurait intrigué les filles. Elle s'applique à murmurer :

— Ah... pas fait attention.

Le silence qui suit ce mensonge risque d'être insuffisant. Ses amies ont-elles été dupes ? Elle ira tout à l'heure trainer sur la place pour retrouver ce trouble exacerbé qui la surprend autant qu'il lui fait plaisir. Elle attendra que l'orchestre soit quasiment installé pour ne pas éveiller un soupçon sur l'intérêt porté à cet homme. Quelques vieux qui s'ennuient seront là pour soumettre les gens qui s'activent, à leur curiosité. Quelques jeunes comme elles s'effaceront physiquement sur les côtés. Pour l'instant, les filles tournent le dos à la rue principale qui conduit à cette place, sur laquelle, de loin, elles devinent le remue-ménage. Soudain, Lisa opère un demi-tour sur elle-même et sautille du muret pour toucher le sol.

— Faut que je rentre, j'ai plein de choses à faire.

Marielle et Tina n'ont pas le temps de lui poser une autre question qu'elle est déjà partie. Elle disparaît dans la descente sur la route qui mène à sa maison. Retoucher le macadam de ses pieds la confronte à nouveau au réel. Le reste de l'après-midi lui laissera le temps de réfléchir à une attitude, de composer une approche, bref, de se préparer. Chemisier sans manche noué sur short en jean effiloché ? Regard profond et sourire calculé ? Et les cheveux ? Attachés ? Et son allure ? détachée ?

Ces petites questions successives traversent avec Lisa le rideau à lanières multicolores en plastique qui habille la porte d'entrée pendant tout l'été. De suite la fraîcheur de la pièce principale se fait agréablement ressentir grâce aux volets demi-clos. La jeune fille découvre sa mère, attablée au-dessus d'une bassine emplies d'haricots verts. Ils vont tous passer par ses doigts habiles pour être équeutés. Elle porte un tablier-robe fleuri où les grosses marguerites orange et jaune se dissimulent à moitié derrière de vilaines arabesques marron. Similairement, la toile cirée s'est chargée d'une trop forte personnalité : Des

coquelicots bleus côtoient des soucis qui croisent des poules et des oiseaux multipliés. Tout ce petit monde réuni, ces accouplements illégitimes renvoient une laideur qui contrarie les yeux de Lisa.

— Où tu vas ?

— Dans ma chambre. Un truc à faire.

— Et tu étais où ?

Lisa a déjà commencé à monter les marches de l'escalier menant aux chambres. Enervée d'entendre sa mère une fois de plus, comme le reste de la famille, employer une mauvaise formulation. Tous, ne sont jamais arrivés à comprendre comment il faut poser une question. Cet usage médiocre de la langue remonte au temps passé à la maison et non à l'école. Une situation non maîtrisée dans l'enfance où l'on jugeait plus utile de garder la petite à la maison pour les tâches ménagères plutôt que de l'envoyer étudier. À huit heures du matin, le fort taux d'alcoolémie de la grand-mère ne permettait aucune volonté ou prise de décision allant dans le bon sens. Cette inaptitude durait toute la journée, condamnant la mère de Lisa alors enfant, à effectuer le travail dans la maison. Encore maintenant, Lisa croit déceler sur son visage, les vestiges d'un passé douloureux.

Arrivée sur le palier, elle ouvre la porte donnant sur la plus grande des chambres. Auto-allouée depuis le jour où elle avait décidé de ne plus dormir avec maman près d'elle. Lisa se renverse sur le lit et entame au calme la relecture de cette vision troublante avec l'homme. Les yeux levés au plafond, elle se remémore la scène. Elle revoit son regard, ses cheveux renversés vers l'arrière, son avant-bras posé négligemment sur le montant de la vitre ouverte. Il lui a même semblé surprendre de la quiétude mêlée à de l'intérêt pour elle. Tout est allé si vite, pourtant l'image furtive a été intense. Assez pour figer l'instant. Elle tourne la tête vers la fenêtre entrouverte sur des volets mi-clos. Fléchissant la jambe gauche, elle emmène le pied droit sur le genou de la jambe repliée formant ainsi un angle droit. Les mains entrelacées derrière la tête dans laquelle son inventivité côtoie l'absence de projection. Sans pouvoir abandonner la vision de cet entrecroisement de regards, de cet instant perçu comme important, elle essaie d'élaborer la suite. L'approche lui paraît difficile tant elle veut réussir. Elle pourrait palier sa gaucherie en s'entourant de Marielle et Tina pour rôder autour de l'orchestre. Se servir d'elles comme faire-valoir. Cette idée pourrait nuire à un futur enjeu. Elle le comprend et l'abandonne aussitôt. Il lui faut trouver toute seule, la hardiesse du rapprochement, les bons mots, les bons gestes. Ceux qui l'amèneront à lui parler, mais aussi ceux, la préservant d'un revers dont elle

sortirait à coup sûr abattue. Lisa défait sa posture pour rouler sur le côté, posant les yeux sur le mur où la peinture laisse paraître une longue et fine gerçure. Elle la saisit des yeux, la parcourt d'un bout à l'autre pour constater que celle-ci ne change pas. Lisa la connaît depuis son enfance. Cette fissure hachée d'ombres projetées par le tremblement des feuilles du marronnier lorsque le vent coupe la route au soleil. Cet arbre grand, fort et parfait occupe presque tout le devant de la maison. Il la dissimule en partie sans toutefois la cacher. Comme un père qui protégerait les siens. Le père que Lisa n'a jamais eu. Allongée sur son lit, elle aime s'ennuyer dans ces vieux murs, oublier le temps et imaginer sa vie. Ecouter les bruits du dehors qui viennent s'entremêler au silence de dedans. Goûter à la mélancolie aussi. Mais voici qu'à l'improviste, un homme lézarde son été. En un éclair, il s'infiltre dans ses pensées avec l'éclat de l'inattendu. Du dehors, un inconnu vient bouleverser le présent. Pour sa plus grande joie.

Lorsque Lisa redescend l'escalier, les talons en bois à plateforme épaisse, cloutés sur les côtés avec une large bande bleue de simili cuir sur le dessus et une lanière entourant la cheville pour la retenir, martèlent outre mesure les marches. Elle porte finalement une petite robe courte où des marguerites blanches flottent dans le turquoise, nouée sur la nuque. Le tissu dégage ses épaules. Elle regrette un peu tard que son vêtement s'apparente à la nappe. Inévitablement, le papi, penché au-dessus de l'évier de la cuisine se tourne vers elle. Il arrête l'eau du robinet et saisit un torchon pour s'essuyer les mains en remontant jusqu'aux avant-bras. Essayant de détourner l'attention qu'elle sait portée sur sa tenue, Lisa ouvre la grande boîte métallique carrée, couleur bleue et argent emplies de *Petit Brun Extra* posée sur le vieux buffet en bois. Elle conserve deux biscuits dans la main gauche pour mieux croquer les oreilles de celui pincé avec la main droite.

— C'est pas un souper ça, lui lance le grand-père.

Allez, encore une faute de négation pense Lisa. Croc crac, croc crac. Un deuxième gâteau y passe.

— J'ai ramassé des tomates au jardin. Ta mère va faire une salade avec des œufs bouillis.

Le mot *bouilli* la précipite vers la sortie. Toutefois, en passant près du papi, elle s'approche de sa joue piquante de fin de journée mais qui sent bon le savon, pour y déposer un baiser. Elle sait que ces petits dialogues contradictoires sont des affrontements tacites où chacun veut le bien de l'autre.

— Pas faim, lui dit-elle tendrement.

Sa mère tente de la retarder :

— François est passé.

De fait, elle s'arrête. Depuis l'enfance, François n'a jamais dépassé la maison de Lisa sans vérifier si la petite était là. Le chemin vers l'école s'est répété à ses côtés. Les cabanes en bois du mercredi se sont construites avec lui et enfin, la messe obligatoire du dimanche lui a été rendue supportable grâce à ses poches emplies de bonbons.

— Ah .. Et qu'est— ce qu'il voulait ?

— Rien. Il passait juste voir si t'étais là.

— Mais tu rentres à quelle heure ? poursuit le papi.

À quelle heure rentres-tu, corrige Lisa dans sa tête.

— Vers 8h

— Mais t'as pas de montre !

— À 8h.

Ici à la campagne, on sait toujours si on parle du matin ou du soir.

Quand elle sort de la maison, la chaleur n'est pas encore tombée et la lumière blanche lui saute aux yeux. Un épais bandeau retient ses cheveux, dégage son visage et permet à l'air de frôler sa peau sans maquillage. Tandis qu'elle arrache la côte de ses talons, la légèreté lui monte à la tête. Avidé de voir cet homme de plus près.

Quand elle arrive en haut de la grande rue, une voix nasillarde la hèle :

— Hé Lisa t'as grandi !

S'en suivent des ricanements. C'est la bande des trois D. Le Denis, le Dominique, le Daniel. Avachis sur un banc, une bière à la main, ils la regardent finir la montée. Malgré leur équivalence, c'est à Denis qu'elle répond :

— Toi non.

Elle en reste là. De poupons brailleurs, ils sont devenus des gamins infréquentables et leur nature s'est affligée au fil des ans jusqu'à devenir répugnante. La détestation vient des volées de coup de pieds ramassées par les filles. De temps en temps évitées, d'autres fois essuyées. Des années plus tard, devenus grands, ils sont restés hostiles. Aujourd'hui ils ne tapent plus sur personne mais acerbes, ils frétilent de se moquer de tout le monde. Egaux à certains chiens qui exultent à se frotter sur de la crotte. Mais à ce moment-là, sans détenir une once de psychologie, ces crétins ont raison. Lisa plus grande, se sent conquérante. Elle n'éprouve pas un sentiment d'infériorité qui pourrait la mettre en échec. Ses talons l'emmènent vers son destin.

Quand elle entre sur la place, elle s'arrête net. L'homme marche dans sa

direction. Arrivé à sa hauteur, sans interrompre son pas, il esquisse un sourire et d'une voix basse laisse tomber :

— Salut.

Lisa ne bouge pas et prise au dépourvu, ne répond pas. Figée. Elle ne s'attendait pas à le voir si vite et de si près. Lui, continue son chemin vers le petit local technique attenant à la Mairie. Ne sachant pas encore si le futur sera à son avantage, Lisa se met en mouvement dans le sens opposé. Trois vieux assis sur le côté feront l'affaire pour la diversion. Elle se range non loin d'eux, s'adosse au mur en pierres du château. Un peu comme un chien se mettrait à l'abri lors d'une situation inconnue et potentiellement source d'inquiétude. Me voici au bon emplacement pour l'observer pense-t-elle.

Lorsque l'homme ressort, des câbles électriques dans une main, elle peut enfin le détailler. Différent des jeunes d'ici. Des gens de la terre avec de larges épaules, des torsos carrés posés sur de solides jambes tels des troncs d'arbres des forêts alentours. Il frôle la place quand d'autres la traversent, fendant l'air comme une flèche. Grand, élancé, la souplesse de son corps le fait ressembler à un félin. Elle remarque qu'il a déjà pris le soleil. Son teint hâlé célèbre ses yeux vert clair. Attirée par ces singularités qu'elle juge séduisantes, elle se met à l'admirer quand autrui, peut-être, l'entreverrait comme un danger. Arrivé près de l'estrade, d'un bond il enjambe la hauteur qui sépare la scène du sol. C'est sûr il en jette !

Sur le parvis, une petite vie prend forme. À la buvette, un homme s'exclame et en interpelle deux autres simulant un désaccord. Un peu plus loin, quatre fillettes bavardent en jouant tandis que leurs mères jouent à bavarder. Près d'elles, les trois vieux rouspètent sur des gosses et les prient d'aller soulever la poussière ailleurs. En réalité, il ne se passe pas grand-chose. N'importe quelle brindille, un semblant de mouvement est un fameux prétexte pour tourner la tête. Tous ces petits éclats sauvent Lisa. Cela lui permet d'épier, de feindre l'indifférence pour obtenir ce qu'elle veut : se sentir observée à son tour. Lisa penche sa tête vers ses pieds, accompagnant du regard sa jambe droite qui croise devant la jambe gauche, avant de relever brusquement ses yeux et les plonger dans les siens. Sans répétition, elle juge son acrobatie réussie. Elle aussi, elle en jette. Ils s'observent. L'échange dure de longues secondes et Lisa sait qu'elles vont bientôt s'éteindre. Alors pour gratter encore un peu, elle lui sourit. La magie opère avec un clin d'œil renvoyé. S'installe alors chez Lisa, quelque chose qui lui fait aimer l'ennui, supporter l'attente et naître l'espoir.

D'abord diffus, puis éparpillé, du son commence à émerger de la sono. Les